

SPRY, Irene M., *The Papers of The Palliser Expedition 1857-1860*. Toronto, The Champlain Society, 1968. CXXXVIII - 694 p., 1 pl. hors-texte, 1 carte.

Benoît Brouillette

Volume 24, Number 3, décembre 1970

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/303004ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/303004ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Brouillette, B. (1970). Review of [SPRY, Irene M., *The Papers of The Palliser Expedition 1857-1860*. Toronto, The Champlain Society, 1968. CXXXVIII - 694 p., 1 pl. hors-texte, 1 carte.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 24(3), 440-444. <https://doi.org/10.7202/303004ar>

SPRY, Irene M., *The Papers of The Palliser Expedition 1857-1860*. Toronto, The Champlain Society, 1968. CXXXVIII - 694 p., 1 pl. hors-texte, 1 carte.

On se moque parfois de Palliser en insinuant qu'il s'est trompé grossièrement sur les possibilités de mise en valeur de la prairie canadienne, que le "triangle" de la zone semi-aride qu'il a délimité au pied

des Rocheuses n'en est pas un puisqu'il forme un polygone irrégulier à cinq côtés, bref que son expédition n'eut guère d'importance.

Le travail extrêmement fouillé de madame Irène Spry, de l'Université de Saskatchewan, vient rétablir les faits dans leur perspective réelle. John Palliser, né à Dublin en 1817, dans une riche famille d'Irlandais protestants, n'avait rien d'un homme de science. Il était cultivé, certes, et consacrait ses loisirs aux voyages et aux sports notamment à la chasse dans les pays lointains. En 1847 par exemple, il pourchassait le bison et l'ours grizzly sur le cours supérieur du Missouri. Comment s'est-il mué de chasseur en explorateur ? Mystère; ses détracteurs affirment que son expédition de 1857-9 eut un but plus sportif que scientifique.

Ce voyage d'exploration fut organisé sous les auspices de la Société royale de géographie dont Palliser devint membre en 1856. La société lui vota un subside de 5,000 livres pour "faire un relevé exact des traits physiques sur la frontière du 49^e parallèle entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis d'Amérique". Au XIX^e siècle, la Grande-Bretagne se disait chez elle dans ses colonies. Chef d'expédition, Palliser recruta son équipe sur les conseils des meilleurs spécialistes: un botaniste, Eugène Bourgeau, Français dont la réputation était déjà grande à l'étranger; un observateur du magnétisme terrestre, Thomas Wright Blakinston, militaire au caractère aussi grincheux que Bourgeau était aimable; un géologue-naturaliste, le docteur James Hector, qui se révéla par ses qualités morales le plus précieux des partenaires; enfin un astronome, John William Sullivan, qui servit comme secrétaire de l'expédition, étant le seul des Britanniques à comprendre le français pour traduire les notes de Bourgeau et même corriger son orthographe; mais il ne put jamais sympathiser avec le coléreux Blakinston. On se demande comment Palliser put conduire durant deux ou trois ans une telle équipe et réaliser l'objet de son expédition. C'était un homme dans la force de l'âge (40 ans), chasseur excellent, dur au travail, souple d'esprit et dénué de préjugés politiques.

Quel était l'objet véritable de l'expédition ? C'était de savoir ce que l'Angleterre devait faire de cet immense territoire sur lequel le monopole de la Compagnie de la Baie d'Hudson serait échu en 1859. Comment pouvait-on mettre ce pays en valeur ? Était-il facilement accessible au-delà des Grands Lacs ? N'était-il pas menacé par la puissante vague de l'expansion américaine vers l'Ouest ? La région n'était pas totalement inconnue; mais les informations à son sujet étaient souvent contradictoires. De nombreux explorateurs avaient, certes, décrit leurs voyages et cartographié leurs itinéraires. La carte Arrowsmith (1796) venait d'être mise à jour (1854), mais tout cela demeurerait encore bien superficiel et incomplet. C'est pourquoi Palliser eut pour mission de procéder non seulement aux relevés et observations scientifiques que ses compagnons s'étaient engagés à faire, mais en outre à compléter d'autres renseignements de caractère général, notamment à combler les espaces laissés en blanc sur les cartes, noter les altitudes et autres traits topographiques, étudier les conditions climatiques, la faune, la flore et la géologie, s'enquérir des ressources en bois, en minéraux, en sols susceptibles d'être cultivés, rechercher enfin les meilleures

routes à suivre entre les Grands Lacs et la Prairie, à travers celle-ci et les Rocheuses jusqu'au littoral du Pacifique. Toutes leurs observations devaient être enregistrées "régulièrement dans le journal de l'expédition", chose plus facile à dire qu'à faire.

Palliser, Hector, Bourgeau et Sullivan s'embarquèrent à Liverpool pour New York le 16 mai 1857. Quant à Blakinston, il devait partir plus tard sur un navire de la H.B.C. avec ses instruments de mesures magnétiques. Le premier groupe arriva le 10 juin au Sault-Sainte-Marie, via Niagara et Detroit où les attendaient les seize "voyageurs" recrutés à Lachine, devant servir de guides à l'expédition. Pour éviter les glaces encore flottantes sur le lac Supérieur, Palliser traversa le lac en bateau à vapeur jusqu'à l'Isle Royale, face à l'actuel Fort William, d'où l'on mit les deux fragiles canots à l'eau qui, une fois arrimés, glissèrent sur l'eau au soleil levant et aux joyeux accents d'une chanson française (la rose blanche). C'est ainsi que commença un long voyage qui dura trois ans et fut rempli d'aventures imprévues, mais dont le récit constitue un document essentiel pour la géographie historique du Canada.

Examinons brièvement les résultats de l'expédition. Le premier et le plus important fut d'ordre géographique ou plus précisément cartographique. La carte détaillée à l'échelle d'environ 35 milles au pouce qui accompagne l'ouvrage en est la preuve. Cette carte, remplie de commentaires, complète et rectifie souvent les cartes antérieures. Ensuite, les membres de l'expédition étudièrent sur place, avec les moyens scientifiques du temps, la faune, la flore et la géologie du pays; ici encore on trouve une abondance d'observations pertinentes. Ils eurent tendance à généraliser. A propos du relief, Hector et Bourgeau qualifient de "steppes" les trois paliers successifs qui s'élèvent entre la rivière Rouge à l'est et le pied des Rocheuses à l'ouest. Ils partagèrent le pays en zones de végétation, étagées du nord vers le sud, passant de la forêt à la prairie entrecoupée de bosquets (le *park belt*) et finalement aux terres semi-arides du "triangle" de Palliser. Celui-ci aurait sa base le long du 49° parallèle, entre les méridiens 100° et 114°, et son sommet au 52° de latitude. Aux yeux d'Européens, un pays qui manque d'eau où la végétation est rare et xérophile, c'était presque un désert, une région où la colonisation serait difficile et à déconseiller. Evidemment, il est facile de nos jours d'affirmer que Palliser s'est trompé, que les meilleures terres à blé de l'Ouest se trouvent là, que le prétendu désert est devenu le grenier du monde. Ce qu'on oublie, en critiquant ainsi Palliser, c'est qu'on ignorait au milieu du XIX^e siècle les techniques de dry-farming (labours spéciaux, sélection de semences appropriées, outillage) sans lesquelles le "désert" américain n'aurait pu être peuplé. On croyait au contraire qu'il fallait établir des colons à proximité des forêts pour le bois de charpente et le chauffage; d'où l'insistance des explorateurs sur la lisière septentrionale, depuis la rivière Rouge jusqu'au Fort Edmonton, ce en quoi ils n'eurent pas tort. Enfin, les enquêteurs se rendirent compte des problèmes sociaux qui allaient surgir avec la mise en valeur agricole de la région. Indiens et Métis ne se laisseront pas déloger facilement; mais, à leur avis, le monopole de la Compagnie de la Baie d'Hudson ne pouvait guère se prolonger

davantage. Afin de protéger les naturels du pays contre les envahisseurs, Palliser suggère de faire de la Prairie une colonie à part, suggestion qui sera rejetée par Londres.

Après la copieuse introduction de Madame Spry, vient d'abord le rapport général du chef de l'expédition qui relate en une trentaine de pages les conditions matérielles et l'itinéraire des voyages. Le récit du journal proprement dit s'étend sur environ 450 pages et s'intitule "Exploration de l'Amérique britannique du Nord". Il comprend les entrées quotidiennes rédigées par le secrétaire Sullivan. Les notes infrapaginales de Madame Spry sont très nombreuses et pertinentes, comme il se doit. La lecture de ce journal se révèle extrêmement intéressante au fur et à mesure des pages, comme l'est un roman d'aventure. La première partie du voyage se fit en canot entre le lac Supérieur et la rivière Rouge, du 12 juin 1857 au 13 juillet. Ensuite, le voyage se poursuivit par la voie terrestre à l'aide de 11 "engagés", de 29 chevaux, 6 charriots de la rivière Rouge et 2 charrettes américaines (quatre roues). On trouve ici l'éloge de ce véhicule particulièrement approprié à la Prairie qu'était le "Red river cart". Il y aurait un relevé à faire dans le récit des toponymes français qui émaillent les pages. Le groupe eut à franchir l'Assiniboine au départ sur un traversier qu'on nomme "bateau". Plus loin, un petit tributaire de la Rouge s'appelle "rivière sale", ailleurs, c'est "la rivière qui grate (sic) et une colline dit "tête de bœuf", tous probablement disparus du vocabulaire actuel.

Il serait fastidieux de relater ici même, en résumé, tous les itinéraires collectifs ou individuels des explorateurs. S'il était permis de choisir, ce serait les observations du Dr Hector qui semblent être les plus intéressantes et instructives, notamment au cours de ses randonnées à travers les montagnes Rocheuses.

En appendice, plusieurs documents retiennent l'attention. Le premier est la lettre confidentielle que Palliser écrivit de Montréal (13 mars 1858) au Secrétaire d'Etat pour les colonies. La question était de savoir comment administrer les territoires indiens après l'abolition du monopole de la Baie d'Hudson. L'auteur s'oppose carrément à l'annexion par le Canada et se prononce en faveur d'une administration impériale. Ses arguments sont quasi enfantins: impossibilité de gouverner un pays d'une capitale aussi lointaine (comme si Londres était moins loin que Montréal...); concurrence commerciale infiniment moins onéreuse via la Baie d'Hudson que par la voie des Grands Lacs au départ d'Angleterre (ignorance totale des conditions de transport); frais considérables pour la construction des routes et leur inutilité par la suite (des voies ferrées existaient déjà aux Etats-Unis); probabilité de révoltes indiennes que le Canada aurait à réprimer par l'envoi de troupes (comme si cela aurait été plus commode par-delà l'Atlantique!). Selon lui, le Canada renoncera à son idée d'annexion, mais il devra conseiller le gouvernement impérial sur la meilleure façon de civiliser les Indiens. Pour cela, dit-il, il faut supprimer le monopole, juguler la contrebande, interdire le commerce de l'alcool, éduquer les indigènes considérés jusqu'à présent comme impropres à se mêler aux blancs à cause de leurs mœurs et de leur ignorance. Il indique en outre où l'on pourrait

trouver l'argent pour améliorer le sort de ces Indiens. Les profits de la Compagnie de la Baie d'Hudson se partageraient, selon ses renseignements, en deux parts: 40% allant aux "partenaires hivernants", 60% aux actionnaires. En abolissant le monopole, on disposerait d'une bonne moitié des profits en faveur de la population du territoire, tout cela à condition que le gouvernement anglais rembourse les actionnaires... Palliser excellait davantage sur le terrain comme explorateur qu'en science politique et économique.

La seule partie du volume rédigée en français est l'appendice VII dans lequel le botaniste Bourgeau parle de colonisation agricole dans "les plaines du Saskatchewan aux environs du Fort Carlton". C'est, dit-il, une contrée beaucoup plus propre aux cultures des climats tempérés qu'on ne serait porté à le croire d'après la latitude. Il suffirait de labourer, sans défrichement préalable; les prairies offrent des pâturages naturels; le bois est fourni en abondance par de grandes forêts; on trouve aussi de la pierre à bâtir et de l'argile à brique et poterie au voisinage de la rivière Bataille. Mêmes avantages autour du Fort Edmonton. La seule difficulté réelle, ajoute-t-il, est l'immense distance à parcourir dans des pays actuellement dépourvus de voies de communications et presque inhabités. Il suggère enfin que le peuplement se fasse par groupes d'une cinquantaine de colons pour se protéger contre les Indiens, bien que ceux-ci ne soient pas hostiles aux Européens.

En terminant il convient de féliciter l'historien de l'Université de Saskatchewan qui a travaillé durant plusieurs années pour rassembler les documents nécessaires à sa volumineuse publication. Celle-ci est digne de la collection Champlain dans laquelle sont déjà parus tant d'œuvres inédites sur l'histoire du Canada. Ajoutons pour ceux qui l'ignoraient que les volumes publiés par la Champlain Society sont hors commerce, n'ayant qu'un tirage strictement limité.

BENOÎT BROUILLETTE

Montréal